

La négrophobie, un racisme "pernicieux" bien ancré

■ Pour les victimes du racisme anti-Noirs, les insultes commencent parfois dès la plus tendre enfance.

Avant le "tu es trop noire" à Cécile Djunga, il y a le "tu es un singe" à Christiane Taubira, le "tu prendras bien une banane" à Cécile Kyenge (ex-ministre italienne), le "tu rentrerais bien dans ton pays" à Germain Mugemangango (porte-parole du PTB), le "on ne veut pas de toi sur le terrain" d'un parent à un Romelu Lukaku encore enfant. Tout ça pour une couleur de peau.

Avec son coup de gueule ce mercredi sur Facebook, à peine quelques semaines après les incidents au Pukelpop et à Aarschot, la présentatrice météo de la RTBF a été "la voix des sans-voix", dicit Patrick Charlier, le directeur d'Unia. Car, si peu de monde dénonce, il ne faut pas se pencher longtemps sur la question de la négrophobie pour constater l'ampleur du phénomène. Aline, une jeune Belge aux origines congolaises, a été confrontée très tôt au racisme. Dans les plaines de jeux, des enfants la surnommaient "Blanche-Neige" ou "Bamboula". Furieuse, sa mère voudra la protéger et jugera mieux de lui dire de faire profil bas. "Elle m'a dit: parce que tu es métisse, on va te faire des remarques. Il faut que tu sois irréprochable. Je devais faire en sorte de ne nourrir aucun cliché sur les Noirs: ne pas sentir fort, ne pas être bordélique, ne pas être en retard, etc." Vingt ans après avoir délaissé les toboggans et les balançoires, elle constate que les clichés auxquels elle a été confrontée petite sont encore largement répandus. "Se faire traiter de Bamboula, encore aujourd'hui, ce n'est pas si rare que ça! Et c'est fatigant de devoir toujours se défendre ou d'accorder quelque importance à ce genre de propos. Donc parfois, je laisse couler", raconte-t-elle.

La mère de Christine, jeune Liégeoise sortie des études il y a quatre ans, a quant

à elle toujours dit à sa fille que son meilleur bouclier serait l'humour. Pour son premier job d'étudiante, elle doit passer un entretien d'embauche. Ni le nom sur son CV, ni sa voix au téléphone ne trahissent ses origines. Dans le restaurant de son potentiel futur employeur, elle est accueillie par "Oh, je ne savais pas que vous étiez Noire". Christine ne prendra pas la peine d'aller plus loin. "Moi, je ne savais pas que vous étiez gros", rétorque-t-elle juste avant de fermer la porte, sans la claquer. "J'aurais pu crier au scandale mais je préfère sourire, renvoyer aux gens leur propre bêtise et les regarder se sentir mal. C'est plus jouissif et moins frustrant! Mais ça demande de l'entraînement pour trouver la bonne phrase au moment opportun. Heureusement, quand on est confronté à des méga-clichés du genre 'les Noirs et les singes', on développe vite un certain sens de la répartie", ironise-t-elle.

Un terme peu utilisé

D'après une enquête menée par trois grandes universités du pays et publiée par la Fondation Roi Baudouin en décembre 2017, 80% d'Afro-descendants ont été victimes de discriminations, d'inégalités de traitement ou de racisme en raison de la couleur de leur peau ou de leurs origines. "On a tous été confrontés à ça un jour, d'une façon ou d'une autre", estime Fatoumata Sidibé, députée bruxelloise. "Sur les réseaux sociaux, c'est très violent. Dans la vraie vie, même en politique, c'est beaucoup plus pernicieux. On vous fait comprendre que vous êtes toléré, qu'on vous fait une faveur. Comme si les Noirs n'étaient pas légitimes", explique celle qui estime que le mot "négrophobie" est encore sous-utilisé. "Le racisme anti-Noirs est banalisé. Un jour, sur le temps de midi, une dame et sa petite fille mungeaient ensemble. La gamine m'a dévisagée et m'a traitée de Bamboula. Ce n'est pas un terme qu'elle suce de son pouce, elle l'a entendu quelque part... Pareil pour ce petit garçon de trois ou quatre ans croisé dans la rue qui dit 'Maman regarde, une négresse'. On ne peut plus accepter cela."

Sarah Freres

Quatre-vingt pour cent d'Afro-descendants ont déjà été confrontés au racisme en Belgique.

bre 2017, 80% d'Afro-descendants ont été victimes de discriminations, d'inégalités de traitement ou de racisme en raison de la couleur de leur peau ou de leurs origines. "On a tous été confrontés à ça un jour, d'une façon ou d'une autre", estime Fatoumata Sidibé, députée bruxelloise. "Sur les réseaux sociaux, c'est très violent. Dans la vraie vie, même en politique, c'est beaucoup plus pernicieux. On vous fait comprendre que vous êtes toléré, qu'on vous fait une faveur. Comme si les Noirs n'étaient pas légitimes", explique celle qui estime que le mot "négrophobie" est encore sous-utilisé. "Le racisme anti-Noirs est banalisé. Un jour, sur le temps de midi, une dame et sa petite fille mungeaient ensemble. La gamine m'a dévisagée et m'a traitée de Bamboula. Ce n'est pas un terme qu'elle suce de son pouce, elle l'a entendu quelque part... Pareil pour ce petit garçon de trois ou quatre ans croisé dans la rue qui dit 'Maman regarde, une négresse'. On ne peut plus accepter cela."

De moins en moins de personnes étrangères à la télévision

La RTBF dit soutenir pleinement la présentatrice de la météo et humoriste Cécile Djunga et devrait porter plainte contre ses détracteurs. Il n'en est pas moins vrai que la "diversité" ne se porte pas bien sur nos écrans. Dans son baromètre publié fin avril dernier, le Conseil supérieur de l'audiovisuel se penchait sur la présence des "personnes issues de la diversité" dans les médias. Alors que la représentativité des personnes d'origine étrangère, en 2013, était de 17%, elle chute, en 2017, à 14,39%. À part le divertissement, tous les genres sont touchés: -6,98% dans la fiction, -4,5% dans l'info, -4,22% dans les magazines et documentaires et -3,27% dans le sport. Par ailleurs, il est également à noter qu'en termes de parité homme-femme, de solides efforts restent encore à fournir. Même en prenant les chiffres par leur bout le plus positif (il est compréhensible que le nombre de femmes à l'écran ait diminué en 2017, puisqu'en 2013, le baromètre de la diversité tenait compte des... émissions de call tv qui diffusaient des photos de jeunes femmes dans des petites annonces!), le gouffre reste saisissant. Alors que les femmes sont majoritaires en vrai (51% de la population, selon Statbel), leur représentativité à la télé belge francophone cale à 34,33%. **A. Ca.**

3 QUESTIONS À

Jean Cornil

Essayiste ; ancien codirecteur du Centre pour l'égalité des chances et la lutte contre le racisme ; ancien sénateur puis député PS. Il a quitté la vie politique en 2010.

1 Le Centre pour l'égalité des chances et la lutte contre le racisme (aujourd'hui devenu Unia) existe depuis 25 ans. Vous l'avez codirigé depuis sa naissance, en 1993, jusqu'en 2001. Aujourd'hui, une femme qui présente la météo sur la télévision publique se fait insulter parce qu'elle est noire.

Ce racisme primaire qui persiste, cela vous surprend ?

Ce qui me frappe, c'est que ce combat n'est jamais fini et qu'il ne sera jamais fini. On perçoit bien qu'il y a une libération de la parole raciste, mais aussi antisémite, sexiste... Regardez ce qui se passe en Allemagne, en Hongrie, aux États-Unis... C'est en partie dû à l'esprit de l'époque mais aussi à l'évolution technologique des moyens de communication qui permet un relatif anonymat. De mon temps, Facebook, Messenger, Twitter et les autres réseaux sociaux n'existaient pas.

2 Est-ce la fin des discours qu'on dit "politiquement corrects" ?

On sent en fait un double mouvement, comme s'ils se répondaient l'un l'autre. Il y a à la fois une parole beaucoup plus contrôlée, plus éthique et morale, en tout cas dans son expression publique – on le voit bien en France avec le FN – et, dans le même temps, des résurgences populistes et nationalistes qui s'expriment. Il y a une espèce de politiquement correct qui traverse heureusement l'ensemble des partis démocratiques et, en même temps, une exacerbation des pulsions plus identitaires, des catégorisations plus simplistes, plus traditionnelles, comme si deux mondes se faisaient face. Les vieux archaïsmes reviennent à mesure que les valeurs des Lumières, de la civilisation, du respect... avancent. Les lois antidiscrimination se renforcent et en même temps, la parole se libère. C'est cela qui me frappe : cette concomitance des deux aspects, comme si l'un ne pouvait pas cheminer, hélas, sans l'autre. Il ne faut donc pas caricaturer la réalité qui est complexe et multiple. Il y a deux mouvements culturels en parallèle : il y a les gens qui ont peur de la mondialisation et se replient sur une identité réduite et ceux qui sont immergés dedans et qui avancent.

3 Vous dites que cela se traduit sur le plan politique, partout dans le monde. En Belgique aussi ?

Absolument. Sans tomber dans la polémique politique facile, il y a un paradoxe au gouvernement fédéral. On y trouve une forme d'expression très policée : je pense à Charles Michel et au MR qui font extrêmement attention à ce qu'il n'y ait aucun dérapage.

Et, en même temps, il y a le N-VA Theo Francken qui peut

exprimer des propos très simplistes, pour le dire sobrement. Quand il désigne certaines civilisations qui ne nous auraient rien apporté, c'est de la bêtise : toute l'histoire de l'humanité montre exactement le contraire !

C'est frappant qu'il y ait un point de jonction au sein du gouvernement entre ces deux mouvements culturels qui traversent la modernité aujourd'hui.